

JUSSEN, Bernhard, *Der Name der Witwe. Erkundungen zur Semantik der mittelalterlichen Bußkultur*

Pierre Monnet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1248>

DOI : 10.4000/ifha.1248

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Pierre Monnet, « JUSSEN, Bernhard, *Der Name der Witwe. Erkundungen zur Semantik der mittelalterlichen Bußkultur* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2001, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1248> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1248>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

JUSSEN, Bernhard, *Der Name der Witwe. Erkundungen zur Semantik der mittelalterlichen Bußkultur*

Pierre Monnet

L'Institut Max-Planck d'Histoire de Göttingen édite chaque année plusieurs volumes d'études historiques dans sa collection (voir BullMHFA, 35, 1999, p. 221-226). Dernièrement, toute une série de monographies (tant des collaborateurs de l'institut que de chercheurs extérieurs) et d'actes de colloque en histoire médiévale ont été publiés, dont nous voulons ici succinctement rendre compte.

Les rencontres scientifiques avec les historiens russes et surtout les essais de comparatisme entre historiographie occidentale et historiographie russe sont trop rares pour ne pas signaler au lecteur la publication des actes d'un colloque organisé par l'Institut Max-Planck d'Histoire de Göttingen (Otto Gerhard OEXLE) et l'Académie russe des sciences de Moscou (Yuri L. BESSMERTNY) à Göttingen en septembre 1997. Cette publication est importante pour deux raisons. Tout d'abord elle rassemble les premiers résultats d'un accord de coopération scientifique en histoire signé entre les deux institutions organisatrices et institue de ce fait un dialogue entre Allemagne et Russie, plus largement entre Occident et Russie, dont chacun mesure l'importance et les enjeux au regard de l'histoire commune de ces deux ensembles. Ensuite parce que le thème retenu, « L'individu parmi les siens », permettait aux intervenants de croiser les perspectives d'une histoire de l'individu et de celle des groupes sociaux, la personne étant saisie dans la société médiévale et pré-moderne au sein des réseaux de solidarité sans lesquels l'individu n'existait pas : famille, parenté, maisonnée, groupes contractuels. Au-delà de chaque contribution, qui parle aussi bien d'exemples allemands que latins, arabes, russes et même caucasiens, c'est le souci de confronter deux regards culturels sur l'approche par des médiévistes et des modernistes des réseaux de solidarité et de convivialité dans une société historique donnée (revisitée depuis le temps présent) qui fait le prix de cet ouvrage. Il faut signaler que la

publication des douze contributions s'est également faite intégralement en russe chez un éditeur moscovite.

L'ouvrage de Tania MICHALSKY entend décrypter l'iconographie de la souveraineté à travers le langage de l'image renvoyé par les tombeaux royaux de la dynastie angevine de Naples de la seconde moitié du XIII^e s. à la première moitié du XIV^e s. Cette étude aurait pu demeurer circonscrite à une approche classique d'histoire de l'art. Cependant, enrichie par les apports de la problématique de la memoria, l'analyse parvient à déchiffrer les fonctions politiques et idéologiques revêtues par les monuments qui mêlent piété, représentativité et culte de la souveraineté royale, faisant des tombeaux le rappel vivant de la mémoire des morts en même temps que l'incarnation du royaume lui-même, suivant un modèle en cours dans la monarchie française et adapté à la situation sicilienne pour inscrire dans la pierre les destinées et la légitimité d'une beata stirps. Ce n'est pas un des moindres apports de l'étude que d'avoir pu définir dans un registre à la fois monumental et symbolique la notion même de « représentation ».

Gabriela SIGNORI travaille depuis longtemps sur les femmes, la famille, les représentations familiales et les pratiques culturelles particulièrement dans le monde urbain des siècles finaux du Moyen Âge. La nouvelle étude qu'elle vient de publier à partir de sources bâloises du XV^e s., les Fertigungsbücher ou actes de la juridiction gracieuse urbaine, relève également de ce domaine, mais en abordant ces questions sous un angle d'autant plus particulier et stimulant que la perspective mêle histoire sociale, démographique, juridique et culturelle. Si depuis longtemps les recherches sur les testaments médiévaux ont apporté une riche moisson sur les pratiques de dévotion, l'organisation des familles, la constitution des réseaux de solidarité ou la circulation des biens en milieu urbain particulièrement ; la question ici posée est celle des légataires formulée à partir des stratégies parallèles et concurrentes développées par les autorités urbaines d'un côté et ecclésiastiques de l'autre. La question était à peu près tranchée dans le cas de figure classique et majoritaire des testaments entre parents et enfants. Mais qu'advenait-il des testaments rédigés par des parents sans enfants ou des personnes sans famille ? Un consensus était, semble-t-il, apparu entre la ville et l'Église quant à la désignation libre des légataires par les testateurs : au Nord des Alpes seuls pouvaient librement tester les individus demeurés sans enfants légitimes. Dans tous les autres cas, les enfants héritaient. Le premier enseignement de l'étude magistrale conduite par G.S. sur le sujet est de montrer que, dans la Bâle du XV^e s., les testateurs sans enfants, loin de former une minorité, constituaient parfois jusqu'à la moitié de la population mariée (le catasto florentin avait déjà révélé une proportion d'un quart en moyenne), ce qui signale l'enjeu majeur de cette question quant à la circulation des biens post-mortem en ville. En dehors de cet aspect statistique et économique, l'analyse de G.S. s'oriente résolument en direction d'une étude d'histoire culturelle en montrant combien le choix des légataires et la manière de tester par les testateurs « libres », surtout la manière dont le legs était justifié, révélaient des valeurs et des pratiques proches de celles propagées dans les testaments rédigés par les parents d'enfants héritiers, c'est-à-dire la prise en compte de la famille considérée non point comme une unité démographique, mais comme le lieu de la protection et de la reproduction sociales, la base de toute la vie collective et solidaire de la cité incarnée aussi bien par les autorités urbaines d'une part que par les institutions ecclésiastiques de l'autre – les Mendiants en premier lieu – réconciliées en quelque sorte, en dépit de défiances persistantes et de la vigueur de stéréotypes comme le clerc avare, par les représentations sociales des testateurs. Les couples demeurés sans enfants et auteurs

de testaments ne révèlent pas un déficit ou une marginalité, mais la normalité des valeurs urbaines et la puissance du modèle familial. C'est donc toute une définition et toute une description de la famille médiévale qui sont ici livrées, en creux, par ceux qui n'avaient pas pu ou pas voulu en fonder une et qui, par leurs dispositions testamentaires, confirmaient pour eux, et aujourd'hui pour l'historien, la validité et la force du modèle de la famille spirituelle, modèle explicatif qui permet d'éviter le contre-sens classique suivant lequel ces pratiques traduiraient à la fin du XVe s. la montée d'un anti-cléricalisme aux origines de la Réforme... Cette étude de cas ouvre un champ entier de recherches nouvelles et prouve, si besoin était, combien féconde est la recherche historique quand elle est enrichie, comme c'est le cas ici, par les apports de l'histoire du droit et de l'anthropologie.

Avec « Le nom de la veuve », Bernhard JUSSEN place également son étude à la croisée de plusieurs chemins, ceux de l'histoire des représentations et des discours et de l'anthropologie, avec pour ambition avouée de chercher ce qui, aux yeux de l'historien moderne, peut caractériser ce que l'on appelle communément le Moyen Âge. Ce n'est donc pas seulement la figure retenue, celle de la veuve comme élément d'une trilogie comprenant aussi la vierge et l'épouse, qui retient l'attention et légitime la démarche heuristique, mais avant tout la manière dont une société, en l'occurrence la société chrétienne qui se met en place vers 400, traduit ses structures et représentations sociales fondamentales en une langue et un discours standardisés. Comment la figure de la veuve, spécialement de la veuve en pleurs et pénitente, devient emblématique du deuil comme « forme de vie », c'est-à-dire incarnation de l'humanité sur terre, de l'écclesia séparée du Christ son époux. Ce qui est ici en jeu n'est rien moins que l'articulation d'un modèle social « vierge/épouse/veuve » à une hiérarchisation morale de la société, la transformation d'un nom, *vidua*, en un état. Le lecteur ne doit donc pas s'attendre à parcourir une étude démographique, statistique et économique de plus sur le destin des veuves au Moyen Âge, mais à découvrir une histoire de la perception sociale globale du veuvage, c'est-à-dire une recherche qui croise les approches d'une sémantique culturelle (comprise comme ensemble des symboles englobant historiquement les concepts, les rites, les gestes et l'iconographie) avec celles de la classification et de la taxinomie sociales. Le tour de force de l'ouvrage tient à la façon dont une culture de la pénitence (*Bußkultur*) est érigée en truchement du passage d'une sémantique du veuvage à une sémantique de la morale (et de la mesure morale). On signalera qu'une telle quête de la formation historique du sens (voir sur ce point l'ouvrage édité par Bernhard Jussen et Craig Koslofsky, *Kulturelle Reformation. Sinnformationen im Umbruch 1400-1600*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 145), 1999) avait déjà été appliquée par B.J. au dossier de l'adoption médiévale dans un livre (*Patenschaft und Adoption im frühen Mittelalter. Künstliche Verwandtschaft als soziale Praxis*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 98), 1991) qui vient d'être traduit dans une version anglaise enrichie d'un nouveau chapitre premier sous le titre : *Spiritual Kinship as Social Practice. Godparenthood and Adoption in the Early Middle Ages*, Londres : Associated University Press, 2000.

Pierre MONNET